

## LE DÉISME EN ANGLETERRE

ET

### SON INFLUENCE SUR LES LITTÉRATURES ANGLAISE ET FRANÇAISE.

La fin du dixhuitième siècle nous offre une terrible convulsion au sein de la nation française, convulsion qui, égale à un tremblement de terre, s'est propagée par toute l'Europe. Bien des hommes d'État, bien des philosophes et des historiens ont tâché et se sont piqués d'en rechercher les causes qui, différentes pour la plupart des causes ordinaires, demandent une investigation plus exacte, plus ample et en même temps plus minutieuse.

A l'époque indiquée il n'y eut en France ni conquêtes, ni insupportable tyrannie, ni rivalités d'heureux généraux — mais il y eut bien alors une marche particulière des opinions humaines, éveillées et conduites par des productions d'esprit remarquables et pernicieuses en même temps. Nous savons bien que nombre d'écrivains ont plaidé la cause de la littérature française de ce siècle, ne lui imputant pas la moindre faute, car, disent-ils, la littérature nationale est toujours et doit être l'expression de la société. Ils prétendent que la littérature ne crée point, mais suit les opinions et les moeurs d'une nation, qu'elle en est le résultat, en dépend et en éprouve un changement correspondant. C'est particulièrement Mr. de Barante qui, dans son ouvrage classique „La Littérature française pendant le dixhuitième siècle“, s'énonce de cette manière. Le noble pair semble vouloir oublier que chaque mouvement résulte d'une force mouvante, qu'il n'y a point de création sans créateur, et que les opinions et les moeurs dont le caractère est la stabilité par préférence, ne peuvent être altérées que par des agents provocateurs, déterminés et puissants.

Nous sommes bien loin de contester que la littérature classique d'une nation soit, pour ainsi dire, l'océan d'Homère qui, en cernant de tous les côtés les continents des sciences, des opinions, des moeurs et des habitudes, en reçoit les affluents.

Oui, c'est le bassin vaste et commun auquel sont tributaires les fleuves, les rivières et les ruisseaux destinés à rassembler les évaporations du sol et à les ramener à leur source primitive. Cet océan, tant qu'il est tranquille et clair, offre un spectacle intéressant, un moyen de communication aussi utile qu'expéditif; mais dès que la violence des vents rebelles y soulève les vagues, il portera la destruction et la mort parmi ceux qui s'y seront aventurés. — Nous taxerions de fou tout celui qui voudrait imaginer des moyens à agiter la surface de

la mer, seulement pour avoir le plaisir étrange de voir des débris et des cadavres; nous porterions le même jugement sur celui qui apporterait des matières combustibles à l'endroit de l'incendie, pour en agrandir les flammes. Néanmoins il y a de tels insensés, hommes, autrement doués d'esprit et raisonnables quo ad hoc, qui, ayant la prétention de se poser en chefs de file des grands esprits de leur nation et croyant à leur vocation providentielle de corriger et de détourner la marche des destins du monde, ne se lassent pas de pousser la littérature dans la voie périlleuse des innovations inconsidérées et précipitées.

Il y a sans doute une marche constante et imperturbable vers la perfection, l'histoire nous en a tracé les vestiges à chaque page; mais au sein de la société cette marche doit s'opérer sans secousses, sans bouleversements, sans attaques directes et brusques aux autorités établies. L'organisation de la société est extrêmement subtile et susceptible de la moindre influence; chaque attouchement d'une main rude et gauche se propage par toutes les fibres du corps et en altère l'état normal de santé; c'est une expérience incontestable, une vérité assise. Malgré cela l'ambition et l'égoïsme de quelques individus, se croyant les coryphées de l'opinion publique, ne permettent point cette marche douce et tranquille, ce développement naturel. Poussés par une hâte fiévreuse de se distinguer, de s'élever au dessus du niveau de leurs contemporains, ils ne consultent ni l'histoire du passé ni les expériences du présent et ne se rebutent pas du tout de transposer pour quelque temps de fond en comble les éléments de la société. Ces novateurs commencent par saisir une erreur, par démontrer un abus, par jeter au monde une idée inoffensive en apparence et tant soit peu périlleuse en soi d'abord, continuent de marcher à pas comptés, de multiplier par degrés leurs attaques continues et finissent par les diriger contre les autorités les plus sacrées, les vérités les mieux fondées. „Ils combattent, d'après Fr. Schlegel, d'abord le diable, puis ils font la guerre à Jésus Christ et enfin ils vont détrôner le bon Dieu lui-même.“

Quand on veut renverser un édifice, il faut en saper les fondements. Les fondements de la société, ce sont les autorités de l'État et de l'église. Les novateurs s'attaquèrent d'abord au plus faible de ces deux fondements, à celui qui ne pouvait se défendre que par la parole et la prière. C'était pour éprouver et faire briller leurs armes, tirées de l'arsenal de la philosophie et pour porter enfin leurs étendards honteux dans le sanctuaire des vérités révélées. Sans doute qu'on avait fait cela depuis des siècles, mais timidement et sourdement; vers le milieu du dix-huitième siècle on leva enfin la visière, attaquant de front les braves propagateurs de la foi et les défenseurs de l'église. Depuis des siècles la philosophie avait marché sur les traces de la religion; elle avait longtemps secouru le clergé à soutenir la controverse pour la gloire et le salut de l'église; à cette époque la philosophie déserta pour se rendre au camp ennemi, désertion fatale dont la responsabilité principale pèse sur le clergé lui-même. Déconcertée par ce phénomène étrange la société en souffrait longtemps, payant cette erreur du clergé par des torrents de larmes et de sang. Encore le dix-septième siècle nous montre cette harmonie heureuse de la religion et de la philosophie. Malebranche surtout, centre des philosophes chrétiens de cette époque, tenta de consommer l'entière fusion de la philosophie et de la révélation. \*)

\*) Cf. Fontenelle: Éloge de Malebranche et d'Aguesseau: Instruction à son fils.

Dans son principal ouvrage „Recherche de la vérité“ quelle sagacité ne déploie-t-il pas à nous montrer les causes de nos erreurs! A quel point ne sait-il pas identifier les résultats de la pensée avec les données de la foi!

„Les Pensées“ de Pascal, ouvrage dans lequel il s'annonce comme défenseur du christianisme, sont comme des ruines éparses, des statues antiques ou comme un torso qui, même dans son état mutilé ou inachevé, nous donne une idée parfaite de ce qu'il aurait pu devenir, si la main de l'artiste n'avait pas été glacée tout-à-coup en le sculptant.

Que dirons-nous enfin des écrivains de Port-Royal? Puisant aux sources de la religion et de l'antiquité, ils ne se laissaient pas d'assortir le dépôt du bon goût et de la saine littérature. Citons seulement Arnauld, fondateur de la maison de Port-Royal, philosophe par excellence, auteur peut-être lui-même de la Grammaire et de la Logique de Port-Royal; Nicole, connu par ses „Essais de Morale“ un des premiers et des plus profonds connaisseurs de la nature humaine; enfin Lancelot, Duguet, les deux Le Maître, frères et beaucoup d'autres. Ces hommes vénérables n'étaient pas, il est vrai, philosophes d'après le goût du siècle suivant, c'est pourquoi celui-ci leur en refusait le titre. Les écrivains les plus renommés du dixseptième siècle construisaient leurs édifices sur des bases religieuses et morales; ceux du dixhuitième, à quelques exceptions près, sur des fondements tout-à-fait différents. Ceux-ci ont été préparés par la philosophie des Anglais sous la conduite de John Locke (1632—1704) dont le précurseur était Thomas Hobbes (1588—1679). J. Locke pourra être cité comme le fondateur de l'empirisme et du matérialisme moderne. Il professait deux principes fondamentaux dont l'un se tient dans la négation: „Il n'y a pas d'idées innées“; l'autre dans l'affirmation: „Toute connaissance humaine part de l'expérience“. D'après lui il n'y a que la sensation et la réflexion qui amènent toutes les idées à l'esprit humain. Ces idées sont ou simples ou composées. Les idées simples sont celles qui s'introduisent dans l'esprit comme les objets se présentent au miroir; les idées composées (complexes) sont celles qui à l'aide des facultés de l'esprit se forment par la combinaison et le rapport. Il s'ensuit que l'homme tient de l'expérience tout ce qu'il sait et ce qu'il croit savoir, que d'elle seule viennent toutes ses connaissances; d'elle seule aussi tous ses préjugés. Cette philosophie, fondée sur le réalisme, se présente comme un empirisme incomplet, sans conséquence, mais on voit bien déjà quelle direction elle va prendre et à quel point elle aboutira enfin. — L'empirisme de Locke fut adopté par Isaak Newton, Samuel Clarke, élève de Newton, moraliste par excellence, W. Wollaston, le comte de Shaftesbury, Francis Hutcheson et plusieurs autres. Ce ne fut que Dav. Hume qui en tira les conséquences. Le centre de sa philosophie c'est la critique de la causalité qui, pour lui, n'est rien d'autre chose qu'un rapport de succession. L'habitude de voir que deux choses se suivent l'une après l'autre, nous porte à croire que l'une résulte de l'autre, que, par une nécessité inhérente et absolue l'une doit toujours être produite par l'autre. C'est une erreur, dit-il, qui nous conduit à concevoir des idées qui ne répondent ni à l'existence ni aux qualités des choses, et conséquemment toute notion, exprimant un rapport de nécessité, toute connaissance apparente d'une connexion réelle et objective des choses ne sont enfin dues qu'à l'association d'idées. Avec cela Hume prononce la négation de l'idée de substance, puis celle de son propre *ego* et enfin celle de l'âme elle-même; c'est le scepticisme le plus accompli.

Mais en Angleterre l'empirisme de J. Locke et le scepticisme de D. Hume n'allaient en général, malgré leurs principes funestes, plus loin qu'au déisme. Le caractère profondément religieux du peuple anglais, son attachement fidèle aux coutumes et aux opinions de ses ancêtres ne lui permettaient pas de détruire, en suivant ces erreurs, tous les fondements de la morale et de la religion.

L'expression „déisme“ se trouve d'abord dans la préface dédicatoire du second tome de „l'Instruction chrétienne“ publié par Viret en 1563. Viret y parle de quelques écrivains de son temps qui s'appelaient du nouveau nom de déistes, n'étant rien d'autre chose qu'un euphémisme pour athéistes. Parmi les premiers et les principaux déistes en Angleterre se présente Lord Edward Herbert, Baron of Cherbury, qui publia son premier ouvrage „De veritate“ à Paris en 1624. Plus tard il fit imprimer à Londres „De Causis Errorum“ avec un traité inscrit: „De Religione Laici“. Son ouvrage le plus renommé „De Religione Gentilium“ fut publié à Amsterdam en 1663. Herbert est suivi de Thom. Hobbes of Malmsbury dont les ouvrages ont eu une influence pernicieuse sur l'esprit public de son temps.

Après lui Charles Blount, Esquire, publia en 1680 une traduction des deux premiers livres de Philostrate „Vita Apollonii Tynaei“ dont les notes fréquentes sont autant d'attaques aux vérités révélées, quoique le livre d'Hieroclès, écrit dans le même but eût déjà été suffisamment et abondamment réfuté par Eusébius. Un traité qu'il publia en 1683 n'offre qu'une traduction de la „Religion du Laïque“ par Herbert.

„The Oracles of reason“, ouvrage publié par Charles Gildon contient les lettres de Mr. Blount et de ses amis, dans lesquelles leurs principes sont plus amplement déployés. Mais parmi tous les philosophes déistes anglais il n'y a pas un seul qui ait été plus admiré à cette époque que le comte de Shaftesbury. Son principal ouvrage, intitulé: „Characteristics“ parut en 1711 en trois volumes, et plusieurs de ses lettres furent publiées en 1716 sous le titre: „Several Letters written by a noble Lord to a young man in the University“.

En Angleterre on n'a pas encore cessé de s'attacher à la lecture des „Characteristics“ et c'est justement par cela que les idées qui se trouvent dans cet ouvrage continuent de faire des impressions funestes à des esprits faibles et superficiels. Nombre d'auteurs ont marché sur ses traces, ont adopté ses maximes, ont proclamé ses principes. C'est principalement la doctrine chrétienne sur les récompenses et les châtimens qu'il attaque dans cet ouvrage.

L'an 1713 un traité bien singulier se publia en Angleterre, inscrit: „A Discourse of Freethinking, occasioned by the Rise and Growth of a Sect called Freethinkers“. L'auteur en était Anthony Collins Esq., quoique ce livre fut publié sans son nom. Collins fait des efforts d'enfreindre la foi de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme, mais il fut bravement réfuté par le fameux Docteur Samuel Clark. Ce que Collins appuie le plus c'est l'utilité et la nécessité de réfléchir librement sur les matières de religion, parceque, d'après lui, les livres de la Ste. Ecriture avaient été interpolés, mutilés et corrompus par la pieuse fraude des anciens pères de l'Eglise et du clergé qui les suivait. Mais on est suffisamment convaincu aujourd'hui qu'une altération et corruption des livres saints a été une chose impossible sous les circonstances de l'époque en question et dans l'étendue que Collins accuse. Guidé par un passage, tiré de Victor à Tmuis, il dit que l'empereur Anastase avait ordonné la correction et l'émendation des Evangiles. Supposé que l'empereur ordonnât en effet ce que cet écrivain nous

apprend; aurait-il bien pu se procurer toutes les copies de la Ste. Écriture qui existaient alors? N'aurait-on pas pu comparer les copies qui restaient intactes et dans leur état antérieur avec celles qui avaient été altérées et corrompues par les organes de l'empereur?

Il parle encore dans son ouvrage des trente mille lectures différentes que le Dr. Mills a rassemblées et tirées du nouveau Testament. Le fameux Dr. Bentley, sous le nom de Philéleuthérus Lipsiensis, a si bien éclairé cette question, qu'elle peut être regardée comme finie.

Les discours de Mr. Woolston sur les miracles de notre Sauveur présentent des bouffonneries grosses, profanes et indignes d'en parler davantage. C'est à peu près la même chose avec l'ouvrage du Dr. Tindal: „Christianity as old as the creation“. Sous l'apparence d'une haute vénération pour la religion chrétienne, il l'attaque partout d'une manière honteuse. Plusieurs écrivains ont publié des répliques et des réfutations de cet ouvrage, comme les Drs. Thomas Burnet, Waterland, Law, Jackson, Stebbing et particulièrement Balguy dans ses „Letters to a Deist“ et „An Essay on Redemption, being the second part of Divine Rectitude. London 1741“. James Foster, le Dr. John Conybeare, évêque de Bristol, et Simon Brown ont encore combattu Tindal avec grand succès.

Une autre attaque contre l'esprit chrétien fut faite par le Dr. Morgan dans son livre: „The Moral Philosopher“. Morgan fait bien semblant de reconnaître la grande utilité d'une révélation, mais, dit-il, les preuves en sont difficiles. Il rejette toute autorité en matière de religion, tout miracle et toute prophétie. Son adversaire était Joseph Hallet dans son ouvrage ingénieux: „The Immorality of the Moral Philosopher, being an Answer to the book, lately published, intitled: The Moral Philosopher. 1737“.

Plus tard il parut un ouvrage bien distingué, plein d'esprit, de connaissance et de vérité, sous le titre: „Eusebius, or the true christian's Defense. Cambridge 1739 by John Chapman“. Après avoir démontré l'incontestabilité des preuves de la révélation, il procède à la considération de la tradition dont il soutient la nécessité et la vérité avec autant d'ardeur et de force que Morgan avait voulu prétendre que la foi divine ne pouvait être appuyée sur de fallibles témoignages humains.

Deux ouvrages, dont les auteurs restaient inconnus, savoir: „Christianity not founded on Argument“ et „The Resurrection of Jesus considered“, ont été bien et pleinement réfutés par West et G. Littleton.

Les oeuvres posthumes de Chubb ne sont pas sans importance parmi celles des auteurs déistes de ce temps. Ses attaques contre les vérités chrétiennes ont été combattues avec grand succès par Hallet, Abraham, Le Moine et Caleb Flemming.

Après ces écrivains Lord Bolingbroke fit la première campagne contre la Ste. Écriture dans sa lettre „On the Study and Use of History“. L'évêque de Clogher en entreprit la réfutation dans son ouvrage publié à Londres en 1753: „A Vindication of the Histories of the Old and New Testament, in answer to the Objections of the late Lord Bolingbroke“. Mr. Harvey fit de même dans son ouvrage: „Remarks on Lord Bolingbroke's Letters — as far as they relate to the History of the Old Testament“.

Cependant la lettre de Bolingbroke „On the Study and Use of History“ n'avait voulu que préparer le monde à ce qu'il devait attendre de lui. Car dans les autres lettres, inscrites:

„True Use of Retirement and Study“, „Reflections upon Exile“, il déploie tout ce qu'il y a d'insolence, de mépris, d'attaques virulentes et honteuses contre les vérités les plus sacrées des chrétiens. La haute renommée de l'auteur, la clarté, la précision, la prégnance de ses idées, l'air positif et dictateur qu'il sait imprimer à ce qu'il dit — tout cela ne laisse pas d'imposer, particulièrement dans une époque où les esprits n'étaient que trop susceptibles de pareilles impressions. Malgré toutes ces grandes qualités, le noble Lord à aussi son faible; il néglige la marche méthodique, les barres du système parce qu'il se croit de beaucoup supérieur à ces règles communes et triviales qui ne sont inventées que pour les mortels mal timbrés. Il lui suffit de se laisser aller sous les dictées de la nature, ce qui le garantirait du risque d'être superstitieux ou athéiste. L'introduction de ses „Essays“ nous présente d'abord une lettre à Mr. Pope dans laquelle il parle avec pompe et ostentation de ses intentions, se plaçant au dessus des plus grands hommes anciens et modernes. Il croit à la tâche importante qui lui serait échue, de séparer la vérité du mensonge, le savoir de l'ignorance, les révélations du créateur des inventions de la créature, les dictées de la raison des bonds de l'enthousiasme; il ne s'agirait pas de moindre chose que de distinguer le pur et vrai déisme des mélanges profanes de l'imagination humaine, de pénétrer jusqu'au fond de cette erreur qui vient encourager notre curiosité, soutenir notre orgueil, fortifier nos préjugés et donner prétexte à nos illusions. Enfin, il faudrait absolument découvrir la véritable nature de l'entendement humain, jusqu'où il s'étend, à quel point il peut être regardé comme positif et où et pourquoi il commence à devenir fantastique. Tout cela ne tendrait qu'à faire disparaître les visions brillantes de l'erreur et à accoutumer les hommes aux simples évidences de la vérité. Lord Bolingbroke nous raconte, qu'il y aurait peut-être peu d'hommes de lettres qui eussent consulté les auteurs, tant anciens que modernes, avec moins de précipitation et plus de docilité; que d'abord il s'était défié de lui-même et non pas de ses guides et maîtres, hommes de la plus grande renommée; mais qu'à la fin il avait été persuadé qu'on marcherait à pas plus assuré si l'on se fiait à soi-même plus qu'à eux et qu'on avancerait mieux avec la lumière de son propre esprit que de suivre ces „ignes fatui“ des écoles.

Néanmoins il se propose d'être modeste et réservé et de ne pas toucher trop hardiment et brusquement aux vérités établies qui, quand même il ne pourrait les approuver entièrement, méritent cependant d'être estimées et ménagées parce qu'elles étaient amalgamées avec la vie sociale et les systèmes des gouvernements. Il blâme non seulement cet esprit hypocrite et despotique qui porte le masque du zèle religieux, mais aussi cet esprit présomptueux de faction, apparaissant sous le masque de la liberté, qui, s'il réussissait, détruirait entièrement et tout d'un coup l'influence salutaire de la religion en sapant les fondements, jetés si heureusement par l'éducation. Pour ne pas heurter ces extrêmes il nous promet de marcher au milieu, là où un homme de bien et un bon citoyen peut diriger ses pas.

Malgré toutes ces gentilles promesses, Bolingbroke ne fait voir ni modestie, ni modération, ni estime, ni respect, ni réserve, ni honte. Il attaque indifféremment le Pentateuque et le Nouveau Testament. Il soumet les Sts. Apôtres et particulièrement St. Paul à une critique aussi amère qu'injuste.

Les philosophes anciens et modernes sont des fous auprès de lui; Socrate, Platon, Aristote aussi bien que Ficinus, Dacier, Stillingfleet, Huet, Bochart, Grotius, Selden et

Puffendorf. „Ils ont,“ dit-il, „toujours une chose qu'ils embrouillent et confondent, dans laquelle ils délirent et ne sont raisonnables que quo ad hoc.“ — C'est déroger à toute autorité, c'est détronner la raison de tout le monde, pour la remplacer par la sienne propre. Mais c'était justement le principal but des écrivains déistes de ce temps. Ils n'aspiraient qu'à affranchir l'individu de toute autorité historique, de bouleverser toutes les vénérables constructions d'architecture religieuse et politique. Cet esprit négatif et dissolvant traversa bientôt le canal et fut reçue avec un enthousiasme précipité en France. On connaît les liaisons de Voltaire avec Bolingbroke. Ces deux esprits sentaient une attraction réciproque, difficile à méconnaître. Voltaire a presque partout copié son ami Bolingbroke, particulièrement dans les écrits qui attaquent l'église et ses serviteurs. Comme lui il n'est pas athéiste du tout, au contraire, il a plusieurs fois dit que, s'il n'y avait pas de Dieu, il faudrait inventer un tel. Comme lui, il ne nie pas l'immortalité de l'âme, mais s'exprime quelquefois d'une manière indécise et douteuse sur cette matière. Ses bons mots piquants, ses saillies honteuses, ses bouffonneries brutales sont tous dirigés contre le christianisme. Les „Essais sur les moeurs des nations“ gorgent de ces attaques directes et indirectes. Ce caractère négatif et destructif se manifeste encore mieux dans les insolences stupides de Boullanger „Le christianisme dévoilé“ comme dans les égarements bien souvent ridicules d'Helvétius. D'après ceux-ci Dieu n'est qu'une créature de l'imagination profondément agitée par l'angoisse ou la terreur; la morale n'est qu'un calcul raisonnable et un règlement conventionnel pour faire durer plus longtemps les agréables sentiments de l'homme matériel ou physique; autrement elle ne serait d'aucune valeur pour l'humanité. La vertu leur consiste seulement à subordonner l'intérêt particulier à l'intérêt commun. \*)

En général la philosophie française du dix-huitième siècle est un naturalisme accompli, \*\*) la morale de ce siècle une morale des instincts; la source de toutes les connaissances ce sont les sens. Voltaire a introduit en France ce principe de J. Locke et depuis ce moment-là il est devenu le mot de reconnaissance de tous les innovateurs. Quant à l'idée de Dieu, ce naturalisme français n'est point à confondre avec le spinozisme. Il lui manque pour cela tout, hormis la substance étendue et indéterminable. Le spinozisme fait disparaître le monde dans Dieu, le naturalisme français Dieu dans le monde; celui-là est tombé dans l'acosmisme, celui-ci dans l'athéisme.

---

\*) Cf. Vauvenargues: Introduction à la connaissance de l'esprit humain.

\*\*) Cf. Die Philosophie Victor Cousin's, ihre Stellung zur früheren französischen und zur neueren deutschen Philosophie von Dr. G. Eberh. Fuchs.